FOYER DE L'AME
ÉGLISE PROTESTANTE UNIE DE FRANCE

Prédication de Sandrine Maurot
Pasteure au Foyer de l'Âme
1er novembre 2026

FÊTE DE LA RÉFORMATION
AVONS-NOUS ENCORE BESOIN DE L'ÉGLISE ?

Lecture

Éphésiens 4, 1-16

1 Je vous encourage donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à vous comporter d'une manière digne de l'appel que vous avez reçu,
2 en toute humilité et douceur, avec patience. Supportez-vous les uns les autres, dans l'amour,
3 en vous efforçant de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix.
4 Il y a un seul corps et un seul Esprit, tout comme vous avez aussi été appelés dans une seule espérance, celle de votre appel ;
5 il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême,
6 un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, par tous et en tous.
7 Mais à chacun de nous la grâce a été accordée selon la mesure du don du Christ.
8 C'est pourquoi il dit :
Il est monté dans la hauteur,
il a emmené des captifs,
il a fait des dons aux humains.
9 Or, que signifie : il est monté, sinon qu'il est aussi descendu dans les régions inférieures, sur la terre ?
10 Celui qui est descendu, c'est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir tout.
11 C'est lui qui a donné les uns comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme annonciateurs de la bonne nouvelle, d'autres comme bergers et maîtres,
12 afin de former les saints pour l'œuvre du ministère, pour la construction du corps du Christ,
13 jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état de l'homme adulte, à la mesure de la stature parfaite du Christ.
14 Ainsi nous ne serons plus des tout-petits ballottés par les flots et entraînés à tout vent d'enseignement, joués et égarés par la ruse et les manœuvres des gens ;
15 en disant la vérité, dans l'amour, nous croîtrons à tous égards en celui qui est la tête, le Christ.
16 C'est par lui que le corps tout entier, bien coordonné et uni grâce à toutes les jointures qui le

desservent, met en œuvre sa croissance dans la mesure qui convient à chaque partie, pour se construire lui-même dans l'amour.

Prédication

Avons-nous encore besoin de l'Église ?

Avons-nous encore besoin de l'Église… puisque la Réformation affirme qu'il n'est pas besoin de médiateur, autrement dit de prêtre.

Puisqu'elle affirme que chaque croyant est en relation intime avec son Dieu.

Puisqu'elle dit aussi avec force que celui qui va au culte tous les dimanches n'est pas plus sauvé que celui qui y va une fois par an - ou même jamais…

Avec la Réformation, plus moyen de penser plus ou moins consciemment que ma piété m'assurerait un droit au salut, une meilleure place que les autres auprès de Dieu.

Alors pourquoi ne pas se passer d'Église ?

On peut être tenté de ne pas y entrer ou de la quitter par déception : toutes les communautés connaissent des conflits interpersonnels, des petitesses, les limites de leurs membres : difficile de tenir la durée, alors qu'il est si simple de partir.

D'autant qu'au 21è siècle, dans nos villes occidentales, quitter un groupe humain est simple.

Il n'a jamais été aussi facile de se délier des personnes et des groupes qu'à notre époque.

C'est sans conséquences pour la réputation de la personne.

Nous ne sommes plus interdépendants, en apparence du moins.

Mais on peut aussi être tenté de ne pas vouloir être membre d'une Église parce qu'on ne veut pas porter le poids du regard désapprobateur de nos contemporains qui les prennent pour des institutions usées, d'un autre âge, au lourd passé de violence et d'oppression et qui contiennent toujours un ferment d'obscurantisme et de violence.

Ce qui est vrai.

Il n'y a qu'à regarder la foi affichée des principaux tyrans de ce monde, pour constater que la puissance du Christianisme est toujours utilisée de manière perverse pour assoir des pouvoirs injustes, aussi bien dans ses versions catholiques, que protestantes ou orthodoxes.

Cependant le procès qui est fait aux Églises est bien souvent uniquement fait à charge et si nous nous laissons entrainer par du prêt à penser simpliste, nous pourrions bien être tentés nous aussi de nous séparer d'un héritage et d'étiquettes embarrassantes.

Qui se souvient que dans l'espace francophone, Calvin a été le premier à instituer le collège obligatoire et gratuit pour les enfants pauvres ?

Il faudrait faire un sondage auprès des enseignants… Quelques centaines le sauraient peut-être ?

Qui se souvient que Charles Wagner était l'un des principaux contributeurs du Manuel général de l'instruction primaire laïque ? Probablement encore moins…

Il nous faut bien sûr entendre le procès à charge que la société fait au Christianisme pour lutter contre ses dérives et garder la vigilance pour nous-mêmes.

L'agacement, la déception, la honte justifiée devant les erreurs et les fautes des Églises à travers le temps long, autant de sentiments qui pourraient nous entrainer à quitter l'Église.

Il y avait au siècle dernier une caricature du théologien Albert de Pury qui représentait une grande assemblée. Une banderole en tribune annonçait « Bilan de 2000 ans de Christianisme » et l'observateur regardant la banderole soupirait : « Mitigé… Mitigé »

Alors si le bilan des œuvres du Christianisme est mitigé, si les relations inter-humaines ne sont pas parfaites et sans heurts au sein des communautés, je vous propose de chercher tout de même quelques raisons de les rejoindre ou d'y rester à partir de la lettre aux Éphésiens.

Elle est tout à l'enthousiasme de ce que le Christianisme apporte de puissance de libération au monde, mais pour autant elle connait déjà les frottements des egos, les tentatives pour introduire des distinctions entre les croyants, le risque d'oublier l'essentiel de l'Évangile.

D'autant qu'on dit « Épitre de Paul » par commodité, mais c'est une œuvre de la 2è génération chrétienne. Une génération qui se reconnait dans la spiritualité de Paul, dont le témoignage lui semble recevable parce qu'il n'était pas seulement théologien en chambre ou un bon orateur, mais qu'il a essayé de traduire l'Évangile dans sa vie.

C'est pourquoi au début de du passage que nous avons lu, il est rappelé que c'est le Paul prisonnier qui fonde la vérité de cet enseignement dont ils se sentent au bénéfice.

Pour Paul et ses continuateurs, on est appelé à faire Église par Dieu.

C'est cet appel qui conditionne tout et qui aide à tenir.

Ils rappellent au chapitre précédent la grâce faite à chaque être humain, laquelle le libère du déterminisme où sa naissance l'a fait naitre.

Ils rappellent que la foi est la confiance en l'amour de Dieu, manifesté par la vie et la mort du Christ. Elle donne à l'être liberté et force intérieure.

Ils disent : « à chacun de nous la grâce a été accordée selon la mesure du don du Christ » et le don du Christ, c'est d'aimer jusqu'à la mort, même les infidèles, les méchants, les bourreaux.

C'est pour chacun la pleine mesure.

Le principe d'égalité est posé à la racine de l'appel de chaque personne.

Il est donné en même temps que le don de sa propre dignité par le fait qu'il y ait « une seule foi, un seul baptême », suscité par l'Esprit de Dieu.

Il s'agit pour les Églises de l'époque de vivre d'un nouveau principe d'égalité inédit, à la fois entre homme et femme, esclave et citoyen libre, mais aussi entre des personnes d'ethnies ou d'origines différentes.

Et cela reste révolutionnaire et comme le point qui fait tomber tous les tyrans d'hier et d'aujourd'hui qui se réclament pourtant du Christianisme.

Et si c'est bien la vocation de l'Église, cela ne la rend-elle pas, à nos yeux, désirable ?

De la même manière, l'appel à « se supporter les uns les autres » prend une résonance puissante à l'heure où la « déliaison », selon le mot du philosophe protestant Olivier Abel, est comme une conséquence folle d'une liberté trop idéaliste.

Celle de qui avance dans la vie cherchant sans cesse des êtres parfaits qui n'existent pas plus que je ne suis parfait, rompant sans cesse les liens, non seulement dans une communauté chrétienne, mais aussi dans le domaine amoureux, familial, amical, associatif.

Se savoir appelé à durer dans des liens, tout en ayant toujours la liberté de les rompre s'ils tuent l'être - parce qu'alors ils ne témoignent plus d'une bonne nouvelle - c'est se reconnaitre aimé par Dieu, quoique imparfait, mais c'est aussi « supporter » les autres.

Le verbe ἀνέχω signifie prendre patience avec les autres - ce qui ne signifie pas faire leurs caprices mais vouloir qu'ils vivent et se savoir interdépendants.

Et « supporter », cela signifie aussi soutenir, comme en français.

Nous ne sommes pas interdépendants par obligation grâce à la liberté que donne la post-modernité mais nous le sommes par l'appel de Dieu qui donne, dans le même mouvement que l'annonce de la bonne nouvelle pour soi, des frères et des sœurs.

Le savoir, l'accepter, c'est un moyen puissant de lutter contre l'isolement social dont les chiffres actuels donnent le vertige : 750 000 personnes âgées en France en état de « mort sociale », près d'un tiers des étudiants qui déclarent se sentir souvent seuls…

Et si c'est bien la vocation de l'Église, cela ne la rend-elle pas aussi, à nos yeux, désirable ?

Troisième élément que nous lègue cette lettre aux Éphésiens, et qui rend l'Église désirable, c'est que l'institution - et sa croissance - ne peuvent jamais se faire au détriment des personnes.

Paul et l'école paulinienne articulent à la fois le souci de la vie commune et le respect de la singularité de chacun : Ils disent que la croissance de l'ensemble est faite « dans la mesure qui convient à chaque partie pour se construire lui-même dans l'amour ».

C'est un peu l'inverse de nos logiques productivistes actuelles où l'individu est sacrifié pour la production et donc le bien-être de quelques-uns.

Dès lors, l'Église ne peut être fidèle que si elle reconnait la diversité et cherche la croissance de chaque personne.

Il n'y a rien à produire d'autre que l'accès de chacun des membres à une vie plus pleine, plus libre, plus adulte.

En même temps qu'elle reconnaît que le fondement est la bonne nouvelle de l'amour de Dieu manifesté en Jésus, l'école paulinienne reconnaît que les théologies sont imparfaites : c'est une réforme toujours à continuer, « jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du fils de Dieu, à l'état de l'homme adulte, à la mesure de la stature parfaite du Christ ».

C'est bien pourquoi le geste de tous les réformateurs, même bien antérieurement à Luther, même bien après lui, sera toujours d'inviter l'Église à se réformer au miroir de l'Écriture.

Mais continuons à lire attentivement le texte pour nous aider à nous frayer un chemin entre la nécessité de réforme et l'exigence d'unité, entre l'importance de la liberté et l'indispensable conscience de l'interdépendance.

C’est un chemin de croissance à la fois pour nous-même - pour ne pas être perpétuellement dans l’adolescence de la protestation et du mépris - mais aussi pour la vie collective.

Et ce chemin nous est ouvert par une petite expression qui pourrait presque passer inaperçue au milieu de ce texte si dense : « En disant la vérité, dans l’amour » : « en disant la vérité, dans l’amour, nous croîtrons à tous égards en celui qui est la tête le Christ. »

Cela implique de ne rien lâcher de ce que nous avons discerné de vérité à la lumière de l’Esprit et d’oser le dire simplement, mais débarrassé du mépris ou de l’animosité que nous aurions tendance à ajouter.

Cela signifie le dire dans l’amour, qui suppose aussi l’accueil, le dialogue, la bienveillance envers la protestation, la critique que l’autre personne ou l’autre Église m’adresse aussi.

Sur ce chemin, personne n’est champion, on n’est tous sur la route !

Par exemple, cela peut être de reconnaitre que des choses magnifiques sont faites dans l’Église catholique romaine, que des prêtres sont très probablement de meilleurs témoins de l’Évangile que moi, mais dire aussi tout tranquillement la vérité telle qu’elle nous apparait à la lecture par exemple de ce passage des Éphésiens. Il évoque en effet la question de ministères dans l’Église : dans l’énumération qui en est faite comme dans les autres textes du Nouveau Testament, il n’y a plus de prêtres. Jésus le Christ est devenu l’unique grand prêtre, la tête d’un corps, selon l’image paulinienne.

Le problème n’est donc pas l’abus du cléricalisme, mais le principe même de la prêtrise que l’évangile invite à réformer.

Personne n’est configuré à l’image du Christ plus que les autres, personne ne devrait avoir un état différent des autres. Notre passage mentionne seulement des ministères (prophète, annonciateur, bergers, « maîtres », mais au sens d’enseignant (διδάσκαλος).

La lettre aux Éphésiens en fidélité à Paul, ne cherche pas à définir le nombre ou les attributions de chacun. Elle ne vise pas à établir l’organigramme d’une structure efficace, mais elle rappelle que tous les ministères - services - doivent puiser à la source et sont institués uniquement pour transmettre la bonne nouvelle de l’Évangile.

On note également que Paul appelle saints, toutes les croyantes et croyants et non quelques-uns (ainsi il reprend « saints » au verset 13 dans la même phrase par « tous »).

L’Église est donc l’opportunité pour chacun, chacune d’un encouragement mutuel.

C’est une chance de croissance par la vie commune dans le temps long, par le pardon mutuel qui manquerait à nos vies sans la communauté, qui manque à notre société comme signe prophétique de l’égalité fondamentale des êtres s’il n’y a personne pour la faire vivre, qui manque au monde économique comme exigence du respect de la personne contre toutes les logiques productivistes si l’Église n’en garde pas la veille.